

BILAN :

CHRONIQUES MARTIENNES A LOS ANGELES

Le projet :

La ville de L.A., dans sa composition labyrinthique sans réel centre ville, m'évoque une sorte de paysage mental dans lequel fiction et réalité sont mêlées. Alors que mon travail questionne le rapport entre réalité et fiction, la ville de Los Angeles, avec la présence forte d'Hollywood, est une ville non seulement mythique, mais où, me semble-t-il, fantasmes et réalité sont mélangés au point de poser la question du doute quant à la réalité des choses.

J'envisageais mon projet sur place plus particulièrement à partir de l'œuvre de Ray Bradbury, « Chroniques Martiennes ». La dimension politique du livre (la colonisation de Mars par les terriens, amenant à la destruction des martiens et de leur culture, et à la réappropriation de celle-ci (tous les lieux et objets y sont renommés)) est directement inspirée de la conquête de l'ouest américain. L'ensemble du récit est d'ailleurs lié à toutes les mythologies présentes à Los Angeles : le mythe américain, la conquête de nouveaux territoires, la mixité des populations, et notamment le racisme des blancs envers les noirs, l'aventure spatiale, la Beat Generation, les grandes étendues et le rêve écologique... Cette relation entre réalité et fiction m'intéresse d'autant plus que le récit, bien que fantastique, prend sa source d'inspiration dans L.A. Ray Bradbury a vécu à Los Angeles à partir de ses 13 ans.

Deux thématiques récurrentes dans plusieurs nouvelles m'intéressaient particulièrement : celle de la mise en doute de notre propre réalité, et sa conséquence : notre sentiment d'inquiétante étrangeté face au monde, qui entraîne un sentiment de grande solitude. En effet, les martiens de Ray Bradbury sont télépathes, et apparaissent aux terriens sous leurs propres traits, ou bien les traits d'un proche: parfois c'est un membre de l'équipage, d'autres fois un parent disparu, si bien que les terriens en viennent à se demander si leur vie n'est pas qu'une gigantesque illusion. Celle-ci a alors certainement à voir avec la phrase de Franck Lloyd Wright : « Si vous basculez le monde sur un côté, tout ce qui n'est pas ancré tombera sur Los Angeles ».

Cette recherche a donné lieu à un ensemble de peintures.

Recherche et travaux :

Ma recherche et son évolution au contact de la ville et de mes rencontres :

Mon séjour à Los Angeles a été très riche. La ville mêle fantasme et réalité, peut-être encore plus que je ne l'espérais. Son architecture en est un reflet, là-bas, on dit que chaque nouvelle maison, c'est la construction d'un nouveau rêve : qu'il s'agisse de maisons d'architectes (study case houses, Schindler house ...) ou bien de maisons plus kitschs (la Witch house, par exemple). La ville apparaît comme une sorte de collage dans lequel se mêlent différents imaginaires. La présence d'Hollywood, elle aussi, transforme la ville entière en un véritable décor de cinéma.

Je suis allé voir les expositions en cours, les deux qui m'ont le plus marquées sont celles de Lynn Foulkes au Hammer et celle de Richard Jakson à Newport. Mes recherches avançaient : je découvrais un catalogue des Destroy all the Monsters dans lesquels des travaux de jeunesse montrent l'influence de Ray Bradbury sur les travaux de Jim Shaw, je parcourais les déserts jusqu'à découvrir des écriteaux indiquant le passage d'extra terrestres dans la Death Valley. Mais petit à petit, ce qui en France me semblait une découverte est devenue ici une évidence, comme quelque chose d'éculé, d'autant que j'ai appris que la galerie L&M venait de faire une exposition liée à la mort de Ray Bradbury et intitulée « chroniques martiennes », dans laquelle on retrouve des artistes de L.A. comme Marnie Weber, Antony McCall, Mike Kelley, etc...

Ma recherche a donc évolué au fil de mes rencontres. Je me suis liée à des galeristes (François Ghebaly, Thomas Salomon, Mathew Shumm du Laxart...), à des collectionneurs (Blake Burn et Justin Gilanyi ont eu la gentillesse de m'inviter chez eux afin de me montrer leur collection), et aussi à des artistes, dont j'ai visité l'atelier, et avec lesquels je me suis liée (Ry Rocklen, Joël Kayack...).

L'influence de Los Angeles sur mes travaux :

Ce qui m'a certainement le plus influencée pour la suite de mon travail, c'est la liberté qu'ont les artistes, et la distance amusée qu'ils ont avec l'histoire de l'art.

A mon retour, à la suite d'un article du monde dans lequel l'une de mes peintures apparaît, nous avons présenté mes nouveaux travaux à la galerie Sémiose lors de l'exposition intitulée « La menace de l'ananas », en septembre 2013. Le Cnapy était bien sûr mentionné, tout comme il l'est sur mon site ([anne.bregeaut.free.fr. /](http://anne.bregeaut.free.fr/)). Les travaux que j'ai présentés étaient de 2 sortes : des gouaches sur papier dont l'image évoque Los Angeles et la question du rapport à l'imaginaire, ainsi que des travaux dont la forme a été déclenchée par mon séjour : il s'agit de morceaux de bois découpés et peints, parfois associés à des objets, et dont on ne sait plus vraiment s'ils sont sculptures ou peintures. L'ambiguïté entre l'espace fictif de la peinture et l'espace réel des objets donne alors une autre dimension au travail .

Quelques images de mes peintures :





Communiqué de presse de l'exposition « La menace de l'ananas » à la galerie Sémiose :

Anne Brégeaut, La menace de l'ananas

Exposition monographique
à partir du 7 septembre
jusqu'au 12 octobre 2013

Brunch le 7/09/13 à partir de 11h.
et vernissage jusqu'à 21h.

Galerie Sémiose,
54 rue Chapon, 75003 Paris.



Le petit vase vert, peinture vinylique sur panneau de bois, étagère en bois, vase en verre, 60 x 38 x 20 cm., 2013.

Peintures ou sculptures ? Quelle importance, me direz-vous ? Et bien, au delà d'un simple débat des anciens contre les modernes, la question nous amène à réfléchir à la notion de dimension dans les œuvres malicieuses – une malice sans méchanceté – d'Anne Brégeaut. Donc : deux dimensions ou trois dimensions ? Une quatrième est peut-être celle qui conviendrait le mieux aux excentriques paysages mentaux dans lesquels l'artiste se plonge et nous invite à notre tour.

Cette nouvelle exposition d'Anne Brégeaut à la galerie Sémiose, intitulée « La menace de l'ananas », juxtapose de multiples fragments comme autant d'histoires, ouvre des fenêtres sur des mondes imaginaires comme autant de petits délires ; un délire au figuré, c'est à dire une folie douce très consciente de son rapport étroit au vrai délire, celui d'origine psychologique et pathologique, qui définit une perturbation de la pensée, un trouble psychique, une perception déformée de la réalité. Car Anne Brégeaut prend un grand soin à déformer, défigurer les formes traditionnelles du dessin et de la peinture : elle ne peint pas sur des toiles tendues sur des châssis, mais sur des panneaux de bois qu'elle découpe préalablement, au gré de son intuition, pour leur donner des formes on ne peut plus baroques – un terme utilisé pour qualifier les formes irrégulières des perles. Sur ces panneaux, Anne Brégeaut fait apparaître de mystérieuses scénettes – un gondolier vénitien perdu au milieu d'un océan (The mirage), un personnage affublé d'un costume d'ananas effrayé par un chaton géant (La menace de l'ananas) – qui se détachent sur des étendues de motifs aux couleurs chatoyantes. Ces fonds réalisés par Anne Brégeaut évoquent alternativement des paysages psychédélics, des papier-peints fleuris ou les images en arrière-plan des dessins animés des années 1980.

La représentation de la maison tient à nouveau une bonne place dans cette constellation d'œuvres récentes. Dans *Le petit vase vert*, une maison au toit et aux murs extérieurs bleus est perchée au bord du tableau, comme au bord d'un précipice, nous donnant l'illusion d'un volume. Le volume est bien présent dans l'œuvre mais sous la forme d'une étagère prolongeant perpendiculairement le tableau : elle est le support d'un élégant petit vase vert, posé devant l'image, sa forme se détachant sur le fond noir décoré de larges fleurs roses du panneau de bois peint. Brégeaut sème la zizanie dans les rapports d'échelle et les hiérarchies traditionnelles. L'articulation des différents éléments qui constituent l'œuvre ne semble correspondre à aucune logique. Anne Brégeaut avoue d'ailleurs son désir de complètement déroger aux règles de la perspective, lui préférant la qualité picturale conférée par la naïveté et la simplification des formes qu'elle imagine afin de signifier au regardeur que ce monde pictural ne se conforme pas à la perception du réel mais succombe plutôt aux forces désirantes du rêve, de l'imaginaire et de la fiction.

Dans cet univers-là, les images ont abandonné les cadres bien réglés de la géométrie et de la ressemblance. Les œuvres sont trouées – des trous que l'artiste cerce de pâte à modeler aux couleurs vives dans *La maison dans les bois* : trous de mémoire, trou de l'inconscient, trou de serrure ou trou du terrier du lapin blanc dans lequel tomba Alice. Le trou est une zone d'ombre, un autre indice donné par l'artiste pour affirmer la dimension essentiellement décousue de ces petites narrations qui continuent de résonner comme des ritournelles lorsque le visiteur quitte l'exposition.

Vanessa Desclaux, Juillet 2013

Cette exposition a été réalisée avec le soutien du CNAP, Centre national des arts plastiques (soutien pour le développement d'une recherche artistique), ministère de la Culture et de la Communication